16 francs pour trois mois, 32 francs pour six mois,

64 francs pour l'année. Hors du Département, 1 f. de plus par trimestre



JOURNAL DE LYON.

ON S'ABONNE:

- A LYON, au Bureau du Journal, rue des Celestins, nº 6,
- A PARIS, chez MM. LEJOLIVET et COMPe, directeurs de l'Office-Correspondance, rue des Filles-Saint-T nº 5, place de la Bourse, et chez M. DEGOUYE-DE-NUNCQUES , rue Lepelletier , 3.
- Les lettres et envois concernant la rédaction doivent être adresses, francs de port, à M. RITTIEZ, rédacteur en chef du journal.

LE CENSEUR paraît tous les jours excepté le dimanche. — Il donne les nouvelles vinct-quatre neures avant les journaux de Paris.

LYON, 19 NOVEMBRE 184%.

Dans son audience d'hier, le tribunal de police correctionnelle de Lyon a repris l'affaire relative aux voies de fait exercés par M. Luguet, artiste au théâtre des Célestins, contre le rédacteur de notre feuilleton théâtral. Le tribunal a complètement répondu à la confiance que nous avions mise en lui ; il n'a pas voulu laisser impuni un acte d'odieuse brutalité, que rien de sérieux ne motivait, et qui ne tendait à rien moins qu'à compromettre l'indépendance de la presse dans une de ses parties essentielles : M. Luguet a été condamné à huit jours de r_{prison}. C'est pour la première fois que le *Censeur* a été amené demander réparation d'outrages et de voies de fait devant les vibunaux; il a fallu, pour nous y déterminer, des considérations fort graves. Mais dans cette affaire il y avait eu des violences exercées en dehors de toute convenance; il n'y avait pas houtrage par paroles, par gestes, mais par voies de fait; il n'y arait pas la rixe née fortuitement, mais rixe préparée et qui devait tourner au pugilat. De pareilles affaires sont du domaine de la police correctionnelle. D'ailleurs, nous avions à raffermir k droit d'écrire librement sur le théatre qu'on cherchait à metle en question par des procédés fort peu licites; nous avions à maintenir l'indépendance de notre feuilleton, et nous ne pouvions y parvenir que par les voies judiciaires.

Ce n'est pas ici l'occasion de nous occuper de l'influence du héàtre sur les mœurs, chacun la connaît; ce n'est pas non plus l'occasion de traiter de son action sur le mouvement intelletuel, chacun peut s'en rendre compte facilement. Ce qu'il y ade positif, d'incontestable, c'est que le théatre est une force, me puissance; c'est que, comme toutes les forces, comme outes les puissances, il a besoin d'être soumis à un examen onstant; c'est qu'il ne peut pas échapper à la controverse, ou,

en un mot, à la critique. Eh quoi! les auteurs dramatiques pourraient s'amuser de tous les travers des hommes, montrer le côté ridicule et comique de toutes les positions sociales, livrer à la risée du public le financier et le juge, le ministre des cultes et le marchand, et on ne pourrait pas faire justice de leurs écrits! Ils auraient des interprètes habiles qui donneraient à leur pensée une plus grande puissance encore, et ces interprètes ne pourraient pas être ju-ﷺ! En vérité, si cela était vrai, on devrait immédiatement demander la fermeture de tous les théâtres. La critique théâale est donc un droit incontestable, et dont on ne peut pas

méconnaître la légitimité. A la vérité, les artistes qu'elle peut blesser et qui la supportent difficilement se gardent bien de s'élever contre ce droit; ls l'admettent au contraire largement en théorie, et, dès qu'on 1888 à la pratique, alors viennent les plaintes, les récriminalons, et parfois les coups et blessures, comme nous l'a fait voir I Luguet.

Cet artiste, devant le tribunal, a déclaré qu'il reconnaissait 🕅 les droits de la critique, qu'il n'avait jamais prétendu les ^{ontester}; il s'est rejeté sur les abus qu'elle peut entraîner à sa wite; il a absolument fait comme certains ministres qui nous Arlent sans cesse de leur respect pour les droits des citoyens,

et qui ne se gênent guère pour les violer. Qu'importe que vous reconnaissiez nos droits! vous n'en tolérez pas l'exercice. Si M. Luguet avait mieux compris l'indépendance de l'écrivain, il n'aurait pas commis l'action pour laquelle il a été condamné, il n'aurait pas prétendu être juge et partie dans sa propre cause. La critique eût-elle été injurieuse à son égard, il l'aurait supportée, ou tout au moins il aurait employé des procédés un peu plus courtois pour l'amener à plus de mansuétude.

D'abord, établissons bien ceci: que ce ne sont pas MM. les artistes qui peuvent être bons juges de la critique qui s'exerce sur eux ; ils ne peuvent pas eux-mêmes connaître leurs qualités et leurs défauts. Qui donc peut s'apprécier équitablement? Est-ce que nous ne sommes pas toujours disposés à l'indulgence envers nous-mêmes? Est-ce que nous ne nous dissimulons pas avec art ce que nous avons de défectueux dans le geste, dans la voix, dans le port? Est-ce qu'au contraire nous ne nous exagérons pas nos qualités? Nous sommes tous ainsi faits, et en général, quand les autres sont assez peu contents de nous, nous ne nous faisons pas le plus petit reproche. Les artistes ne peuvent donc pas sainement se rendre compte de la portée de la critique qui s'exerce sur eux; mais en tous cas, lorsqu'elle est injuste, acerbe, passionnée, ils doivent la supporter. Les ministres, les corps de l'Etat, les rois eux-mêmes sont bien obligés d'en subir les abus, car nous ne sommes pas de ceux qui ne conviennent pas que la critique peut parfois s'égarer; mais, dans l'espèce dont nous nous occupons, la critique n'avait rien d'outré. Sur quoi reposait-elle? Sur un fait matériel et vrai. Que disait-on à M. Luguet? Qu'il quittait les rôles de son emploi de jeune amoureux pour jouer des rôles marqués; qu'il n'avait pas encore la maturité nécessaire pour prendre cet emploi; qu'il était, en un mot, un mauvais père de comédie. Qu'y avait-il là d'injurieux pour M. Luguet?

Admettons que le feuilleton lui parût injurieux, que ne réclamait-il par la voie de la presse? Qui l'empêchait d'écrire à tel ou tel journal de la localité? Que ne venait-il dans le bureau du Censeur nous demander quelques explications ou nous prier de lui accorder le droit de répondre? Nous y aurions parfaitement consenti; car, toutes les fois qu'un artiste juge utile d'adresser au public, par la voie de la presse, quelque rectification, nous sommes toujours disposés à lui ouvrir les colonnes de notre journal. MM. les artistes le savent parfaitement, M. le directeur lui-même le sait aussi bien qu'eux. Telle était la voie qu'il fallait suivre, et que nous indiquons à l'avenir à ceux de MM. les artistes qui pourraient se croire en butte à des atta-

Ainsi, pour nous résumer sur ce point, voici ce que nous disons: Un feuilleton vous paraît-il injuste, passionné? réclamez par la voie des journaux. Vous semble-t-il injurieux, diffamatoire? poursuivez judiciairement. L'accès des tribunaux vous est ouvert comme à tous les citoyens; mais surtout ayez confiance dans le bon sens public. La critique injuste, passionnée, n'a pas grand retentissement, soyez-en sûrs. Loin de là, elle sert plutôt l'artiste qui peut en être l'objet qu'elle ne lui est nuisible.

Nous avons émis ces considérations parce que nous voudrions qu'à l'avenir n'ous n'eussions pas à soutenir notre droit de cri-

tique jusqu'aux pieds des tribunaux, parce que nous qui défendons toujours avec zèle les artistes quand l'occasion nous en est fournie, nous tenons à vivre avec eux en bonne harmonie : tout ce qui la trouble nous blesse. Les arts et les lettres doivent faire entre eux bon ménage; ils y ont un intérêt réciproque.

Aussi, nous pouvons le dire, si nous tenons à ce que notre feuilleton soit complètement indépendant de toute influence fàcheuse, de toute subjection, de toute coterie, si nous voulons qu'il marche tête levée partout, nous ne tenons pas moins à ce qu'il soit juste, et nous dirons même bienveillant envers les artistes dramatiques. Nous croyons qu'il doit, tout en défendant l'intérêt du public, tout en maintenant les bonnes traditions artistiques, se montrer favorable à toutes les bonnes inspirations des acteurs, et leur indiquer fraternellement la voie qu'ils doivent suivre. Aussi, pouvons-nous dire que notre feuilleton ne s'est jamais départi de cette bienveillance dont nous parlons, et que si dans certains cas il a paru sévère à quelques acteurs, c'est qu'ils ont méconnu l'esprit général dans lequel il est rédigé. Ces messieurs, qui aiment tant la verve comique, la satire, devraient bien aussi s'habituer à entendre la plaisanterie, à ne pas prendre à la lettre des allusions peu offensantes, se rappeler enfin que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Ainsi, quand on a dit de M. Luguet qu'il était un mauvais père... de comédie s'entend, on ne lui a pas fait d'outrage, on l'a rappelé sculement aux rôles de son emploi.

La condamnation qui a frappé M. Luguet portera ses fruits, nous n'en doutons pas ; elle fera cesser certaines menaces qui depuis quelque temps se reproduisaient trop fréquemment: elle prouvera non seulement aux artistes, mais encore à tous ceux que l'indépendance des écrivains fatigue, que ceux-ci trouveront toujours aide et protection devant les tribunaux contre des agressions brutales et illicites.

La sécurité des personnes n'était pas moins engagée dans ce procès que la liberté d'écrire, et chacun doit se féliciter de ce que le tribunal ait fait bonne justice. Sa condamnation n'est pas sévère, mais elle est suffisante pour nous, et nous espérons qu'elle mettra à l'avenir un terme à de pareils conflits, et qu'on nous évitera le désagrément de les déférer aux tribunaux. Nous devons dire que les débats de cette affaire ont été dirigés avec la plus grande impartialité par M. Français. Les murmures flatteurs qui ont plus d'une fois accueilli les paroles pleines de calme et de dignité du défenseur de notre feuilletoniste ont dù lui révéler l'effet qu'il a produit sur l'auditoire, et nous dispensent de faire l'éloge de sa plaidoirie. Me Rambaud n'a pas peu contribué assurément à nous faire rendre justice. Quant à son contradicteur, Me Juif, tout en comprenant parfaitement ce qu'exigeaient de lui les difficultés de la défense, nous aurions désiré le trouver un peu moins passionné. Ses attaques contre les abus de la critique n'avaient pas grande portée dans une affaire où le critique n'avait pas dépassé les bornes des convenances, et où son client avait, lui, oublié toutes les règles de la bienséance. Me Juif, à l'avenir, fera bien de mettre un peu plus de réserve dans ses formes oratoires.

FEUILLETON DU CENSEUR. — 20 NOVEMBRE.

JOSEPH LABATUT.

(Suite et fin.)

^{Le séjour} de Paris, puis, au Bugue, les lectures de son ami avaient peutdéveloppé en lui le culte des beaux vers. Il était peintre ; aveugle tait rester peintre que de devenir poète. Ut pictura poesis. Ce but le illa. Il allait défier les ténèbres; il allait chanter la mer, les cieux étoi-3 la verdure, l'union de la nature et de Dieu. Etre l'interprète des Andes magnificences de la création, c'était prouver qu'il était encore cafige elles; c'était reprendre sa palette. Quant au mécanisme du vers, il wait appris des long-temps sans y penser. Il s'initia avec une inconcevable applis des long-temps saus y penser. It s'initia avoc din de la cadence, à l'art le tresser en quelque sorte les fleurs de la poésie et d'entre-croiser les fleurs de la cadence, à l'art le fleurs de la cadence de la cadence, à l'art le fleurs de la cadence de la cadence, à l'art le fleurs de la cadence de la Mes. Ainsi se produisent tout naturellement dans son cerveau d'admiralaseffets, comme les objets du dehors viennent se peindre avec tous leurs armes au fond d'une chambre obscure. Il modula ses souvenirs du prealier age, ses regrets d'un passé qui avait été déjà un siècle pour lui, et pensée revêtit des formes châtiées et toujours pures. Il nécrivait pas, il la diolait dictait pas, il composait dans le silence, et se récitait ses vers à luime. C'est un jeune officier qui, étant au Bugue en semestre, et ayant connaissance avec le poète, le pria de lui réciter quelques-unes de ses un positions de lui réciter quelques-unes de ses un positions le sincolie de lui bin positions. Joseph ne s'y refusa point, et son auditeur le supplia de lui teter lout ce qu'il avait ainsi composé. L'aveugle y consentit et dicta un me entier qu'il avait gardé dans sa mémoire.

Ge volume paraîtra bientôt (4). On l'imprime. Nous n'en dirons rien d'aoume paraîtra bientôt (4). On l'imprime, nous n'en unous rien de la lice, mais nous en citerons deux pièces détachées, et qu'on veut bien communiquer. Tous les hommes qui savent lire et qui honorent le int, le courage et le malheur liront le recueil des vers de l'aveugle ennconnu. On calomnierait notre siècle en disant qu'il faut qu'un poète inconnu. On calomnierait notre siècle en disant qu'il faut qu'un poete tue ou se laisse mourir du spleen pour qu'on se presse autour de ses roductions. On doit plaindre Chatterton, Malfilatre, Gilbert, Moreau, Estusse, Berthaud; mais il en est, parmi ces poètes morts avant le temps, at accuser d'avoir manqué de courage.

Pour traverser la foule dédaigneuse des indifférents, il est nécessaire, as doute, qu'on soit doué d'une énergie robuste, mais on n'accomplit

as doute, qu'on soit doué d'une énergie robuste, mais on n'accomplit hmission qu'à ce prix. Labatut, on lui rendra cette justice, n'a pas mande force. Il aurait pu devenir fou comme Gilbert, sans rieu perdre the exquise sensibilité, sans renoncer au droit de pleurer amèrement; il Falla vivre, et il a vécu; il a voulu subsister du prix de son travail, et

(1) Chez Furne, libraire à Paris.

c'est son travail qui l'a nourri, qui lui a permis du moins d'alléger les charges que s'imposait en sa faveur un noble et délicat dévouement.

Aujourd'hui, il est pauvre; les leçons lui manquent peut-être dans sa petite ville, où les familles qui donnent un instituteur à leurs enfants sont rares, et, quel que soit le succès qu'on puisse prédire à ses belles poésies, elles ne seront pour lui qu'une ressource momentanée.

La France, qui, nous osons le dire, compte un poète de plus, ne lui doit-elle pas au moins ce qu'elle donne au soldat invalide, du pain pour vivre et un toit qui l'abrite? Il y a au budget des fonds destinés à l'encouragement des artistes; quelques gouttes de cette pluie d'or, tombant chaque année sur cette plante si long-temps secouée par la tempête, la vivi-fieraient. Les rayons du bonheur ne brilleront jamais sur ce front ombragé mais ne serait-ce point le devoir et l'honneur des dispensateurs de la fortune publique d'écarter de ce jeune homme à l'intelligence d'élite, au cœur qui sait si fièrement souffrir, la misère et la faim? Ce n'est pas une aumône que nous voudrions solliciter pour lui : ce que nous savons de lui nous dit assez qu'il ne l'accepterait pas; il s'agirait, à nos yeux, de payer une dette dont le prix de-vînt un baume pour les blessures du passé, une récompense du présent, un encouragement qui féconderait l'avenir. Cette dette, pouvons-nous espérer qu'un ministre l'endosse et l'acquitte?

Voici la première des deux pièces que nous avons promises :

MA MÈRE.

Vague panorama de marbre et de couleurs, Des madones au bout de longs chemins en fleurs, Un horizon qu'au loin dessine Une mer où se joue un fidèle soleil: Serait-ce mon berceau? Tout s'efface; au réveil, Ma langue murmurait : Messine! Une autre image aussi vient frapper mes regards. Gibraltar, roc sinistre, à mes songes hagards

Rappelle une pensée amère Une femme mourante et me tendant les bras, Un char où je m'attache à l'essieu, c'est, hélas!

Tout le souvenir de ma mère. Pauvre mère! Elle était belle et jeune, et la mort, Déjà toute en ses traits, n'arrachait nul remord A sa bouche si tôt pâlie.

Ses yeux à me quitter ne pouvaient consentir; Puis elle les levalt là-haut, comme un martyr Peint par sa fervente Italie. Et cet enfant plaintif dont ou retient les pas, Tout prêt à s'élancer vers le char du trépas Qui revient bruire en mon rève,

C'était moi qui comptais à peine cinq printemps, Tels que Dieu les dispense à ces bords éclatants D'où le vent du malheur m'enlève.

La peste, affreux corsaire élancé du détroit, A fait de Gibraltar un cimetière étroit; Triomphant sur la ville prise Il arbore au sommet des clochers et du fort Son pavillon funèbre, épouvantail du port, Que secoue une infecte brise.

De leurs foyers éteints d'effarés déserteurs ; Des tentes çà et la s'ouvrant, sur les hauteurs,

A l'air moins chaud qu'on y respire ; D'autres sur l'Océan sillonnant un chemin... Mon père, vieux soldat, m'entraînant par la main, Monte en pleurant sur un navire.

Et le chant maternei qui m'endormait cessa, Et la vague en courroux sur son sein me berça Comme une marâtre qui gronde.

Ma mère!... A chaque instant mes cris la demandaient, Et les pleurs de mon père à mes pleurs répondaient, Et le vaisseau fuyait sur l'onde. Nous la verrons demain, disait-on chaque soir.

Et dans le somme étrange où je croyais la voir, Pauvre orphelin, j'allais l'attendre; Mais à la Vierge avant, dont elle eut le doux nom, Je récitais pour elle une ardente oraison Dans son dialecte si tendre.

Hélas! par le malheur, par les flots balloté, Mon père un jour m'apprit qu'aux cieux, à son côté, Elle nous gardait une place; Et mes regards, errants au monde merveitteux.

Du sentier qu'elle avait suivi dans les champs bleus Le long du jour suivaient la trace. J'avais de mon pays perdu l'aspect si beau;

L'Espagne encor s'éloigne avec le saint tombéau, Indifférent à cette terre, Et toujours vers le Sud tournant des yeux en pleurs, Je viens en frissonnant traîner tant de douleurs

Parmi les brumes d'Angleterre. La France m'accueillit. Une enfance sans jeux, Hâtive, m'entraîna vers cet âge orageux Où les passions brisent l'âme. Les passions, torrent par les revers glacé,

L'affaire qui a amené le sieur Luguet (Henri) devant le tribunal de police correctionnelle pour s'être porté à des voies de fait sur la personne du rédacteur de notre feuilleton théâtral, à la suite d'un article de critique, a reçu hier sa solution.

Le sieur Luguet, en vertu de l'article 311 du code pénal, a été condamné à huit jours d'emprisonnement, 25 fr. d'amende et aux

Nous donnerons demain le compte-rendu des débats.

Le conseil général de la Seine vient de prendre une délibération importante, et qui ne sera, nous l'espérons, que la première des protestations officielles qui vont s'élever contre les tripotages dont la Bourse de Paris et ses succursales des départements sont depuis quelque temps le théâtre :

« Considérant que le législateur, en ordonnant l'exécution des grandes lignes de chemins de fer par voie d'adjudication publique, a voulu faire profiter l'Etat des abréviations de durée de concession et de tous les autres avantages qu'une concurrence libre et sérieuse peut amener dans un intérêt général;

» Considérant que si l'esprit d'association, reconnu utile pour la réalisation des grandes entreprises, permet à des compagnies sérieuses, mais individuellement impuissantes, de se réunir pour l'exécution de grands travaux, il importe cependant que les sages prescriptions du législateur, en ce qui touche la concurrence, ne soient pas éludées;

» Considérant qu'il est urgent de mettre un frein à la formation incessante de ces compagnies qui, sans espoir fondé d'arriver jusqu'à l'adjudication, sans études préparatoires, sans moyens d'exéeution, se forment dans un but d'agiotage illimité sur les promesses d'actions, ou dans l'intention arrêtée d'avance d'une fusion réalisable à prix d'argent;

» Considérant qu'il est de l'intérêt du commerce de voir rentrer dans la circulation les nombreux capitaux qui lui ont été enlevés dans un but d'agiotage, et dont l'absence prolongée serait de nature à compromettre le crédit public;

» Le conseil émet le vœu de voir prendre à M. le ministre des travaux publics et à M. le ministre des finances toutes les mesures légales nécessaires pour prévenir le retour d'un semblable état de choses, assurer la vérité de la concurrence dans les adjudications des grandes lignes de fer, et remédier aux inconvénients qui sont résultés de l'abandon par l'Etat des grandes lignes de fer à des com-

On peut être certain par avance que le pouvoir ne tiendra aucun compte de ce solennel avertissement, et que cela ne l'empêchera pas d'adjuger, sans aucune concurrence sérieuse, les lignes de chemins de fer dont il n'a pas encore disposé en faveur des banquiers, ses amis. Toutefois, la déclaration que vient de faire le conseil général de la Seine n'en est pas moins à nos yeux un événement d'une haute portée. Nous nous félicitons d'autant plus de cet événement qu'il a fourni à M. Arago l'occasion d'une rétractation qui l'honore et qui le grandirait encore devant l'opinion publique, si déjà il n'avait devant elle une position aussi élevée.

Au moment où on allait mettre aux voix la délibération que nous venons de rapporter, M. Arago a demandé à développer son vote. La parole lui ayant été accordée, il s'est exprimé en ces termes :

« Messieurs, je vais voter dans le sens de la proposition; mais cela ne me suffit pas. Ma position particulière veut que je présente devant vous quelques observations et que j'explique une contradiction dans un des actes officiels de ma vie.

» A la chambre des députés, je faisais partie de la commission de huit membres qui a tranché la question des chemins de fer en faveur des compagnies; j'en fus même le rapporteur. Je ne dirai point les motifs nombreux, puissants, qui me déterminèrent à refuser à l'Etat l'exécution des grandes lignes de chemins de fer et leur exploitation; mais ce qui est arrivé depuis ce jour m'éclaire et je suis heureux que la proposition de M. Perret, amendée par M. Considérant, me fournisse l'occasion de déclarer que je reconnais m'être trompé. Certes, j'étais loin de prévoir alors les scandales dont nos yeux sont témoins, ces adjudications, ces fusions inexplicables, en face desquelles j'ai dû changer et j'ai changé d'opinion. »

Afrique française.

ALGER, le 10 novembre 1845. — La brigade aux ordres de M. le maréchal-de-champ Comman, partie récemment de Blidah, est arrivée le 6 sous Milianah, juste au moment où les populations d'au-delà du Chélif amenaient prisonnier à Milianah un schérff qu'elle assure être le véritable Bou-Maza. Ce personnage, qui prêchait la guerre sainte chez les Beni-Zoug-Zoug, dont il était déjà parvenu à soulever une fraction des Ouled-

> Toujours inaltérable, en mon cœur ont laissé Ce pâle visage de femme.

Oui, vingt ans ont coulé, pleins de trouble et d'ennuis; Et dans ces longs moments qu'en mes fiévreuses nuits L'insomnie au repos dérobe,

Toujours je crois la voir qui de ce char cruel S'envole, ange ineffable, et me ravit au ciel Dans les pans d'azur de sa robe.

Nous avons tenu à citer ces vers, parce qu'ils se rattachent étroitement à la biographie de Joseph Labatut.

Les strophes suivantes s'adressent à l'enfant par qui Joseph a débuté dans la carrière d'instituteur.

Quoi! ni mon front penché sous la mélancolie,

Ni le nombre des jours que Dieu mit entre nous; Quoi! rien ne vous fait peur, ô sylphide jolie! Volage enfant, m'aimeriez-vous?

Toujours courant vers moi, m'arrêtant au passage, Les yeux, les mains en l'air, vous sautez en criant; Je m'incline, et je sens sur mon triste visage Votre visage si riant.

J'aime les gais souhaits de votre ame crédule, Vos aveux transparents comme un calme ruisseau. Votre souffle est de rose, et votre voix module Comme un petit gosier d'oiseau.

Je ne sais quel parfum de joie et de mystère Réveille dans mon cœur un enfant gracieux. Ses baisers sont si purs! Les enfants, sur la terre, Me font croire aux anges des cieux.

Ah! je veux être enfant! Jouons, jouonsencore Rions, chantons tous deux; tous deux faisons du bruit... Jeune étoile, brillez! Que votre fraîche aurore Rayonne dans ma sombre nuit!

Encor quelques retours de neige et de zéphyre, Vos yeux scintilleront de feux plus séduisants. Serez-vous plus heureuse? Hélas! je le désire!.... Qui n'a pleuré ses premiers ans?

Faisons du bruit!... Quoi de plus cruellement vrai que ce mot dans la bouche d'un homme aux yeux morts et qui veut encore percevoir la vie! ALFRED POURCHEL.

(Extrait de l'Almanach Populaire de 1846.)

Mira, se donne pour le frère de Bou-Maza. Quoi qu'il en soit, nous venons d'opérer là une capture précieuse. Le schériff Si-Mohamed-Ben-Abd-Alla, puisque les Arabes l'appellent

ainsi, est un homme très exalté, et qui se dit envoyé de Dieu et du sultan Abd-er-Rhaman, avec mission d'exterminer tous les chrétiens. Il a été écroué dans les prisons de Miljanah, et l'on va instruire immédiatement son procès. Ce personnage entretenait l'agitation aux environs de Milianah depuis la reprise des hostilités, et son arrestation va sans doute ramener la tranquillité dans ces contrées.

M. le maréchal-de-camp Comman est parti le 8 de Milianah, avec la colonne sous ses ordres, pour rayonner dans le pays. Il s'est dirigé vers el Kantara.

On pense que M. le maréchal-de-camp d'Arbouville, parti de Sétif avec sa colonne, a dû faire sa jonction ces jours derniers avec le général Marey,

Le vapeur le Grondeur a fait ce matin le courrier de l'Est

Le vapeur l'Achèron fera demain le courrier de l'Ouest. Le vapeur l'Etna doit partir après-demain 12 pour Oran et Mostaganem M. le colonel Eynard, premier aide-de-camp du maréchal duc d'Isly, prendra passage sur ce steamer pour se rendre auprès de M. le gouverneur gé-

Nous apprenons que la colonne aux ordres du maréchal gouverneur doit toucher le 12 ou le 13 à Mostaganem pour s'y ravitailler.

La frégate à vapeur l'Asmodée. arrivée de Toulon le 6, a mis à terre 343 hommes du 58° de ligne, 485 hommes de divers corps et près de 300 colons.

La frégate à vapeur le Labrador, arrivée le lendemain, a débarque ici 64 hommes du 13e léger, 253 hommes du 6e de la même arme et 244 hommes du 3º léger.

Ces deux steamers sont repartis pour Toulon.

DELLYS, le 6 novembre. — Rien n'est encore venu assombrir la situation politique du cercle. Les tribus continuent de payer les impôts, de fréquenter régulièrement nos marchés et d'entretenir les meilleures relations ec nous L'intérieur est calme et peut être parcouru avec sécurité. Naguère encore le sous-intendant militaire, le chef des affaires arabes et le receveur des services financiers ont, à l'occasion d'une opération domaniale, visité sans escorte une partie de la vallée du Sebaou, et y ont trouvé un accueil empressé et respectueux.

En présence des graves événements qui s'accomplissent sur la frontière lu Maroc, cette tranquillité inespérée est remarquable et dépose incontestablement en faveur de l'administration française du cercle.

oran, le 34 octobre. - M. le maréchal-de-camp Thierry, commandant a subdivision, part ce matin pour le camp de Sidi-Bel-Abbès avec une colonne de 2,000 hommes, dont font partie deux bataillons du 12e régiment d'infanterie légère, débarqués il y a trois jours à peine du vaisseau l'Inflexible, et un bataillon du 5e régiment d'infanterie de ligne. Il emmène un convoi considérable. Les Garrabas, Douaires et Smelas ont fourni une partie des transports.

Nous sommes toujours sans communication avec l'Ouest, et l'on manque ar conséquent des nouvelles de Tiemcen, Lalla-Maghrnia, Daïa et Zebdou

Vous avez dû apprendre par Alger que le maréchal avait opéré une importante razzia sur des tribus des environs de Tiaret, ce qui l'a obligé de différer son attaque sur les Flittas. Le goum qui l'accompagne a fait grand butin, et il a fallu effectuer une marche rétrograde de deux jours pour le conduire en lieu de sûreté et faire des vivres.

Dans les contrées qui avoisinent Tiaret, l'insurrection était plus grave qu'on ne croyait d'abord, mais M. le maréchal a dû en venir à bout.

L'effet moral de la marche du maréchal vers l'Ouest, ne se produira l'une manière sensible que lorsque l'on aura frappé un grand coup chez les Flittas, cette tribu étant le principal foyer de l'insurrection dans l'Est de la province d'Oran. Ce coup a probablement été frappé au moment où je trace ces lignes

Le 5, on a reçu des dépêches du maréchal-de-camp Bourjolly, commandant la colonne active de Mostaganem, dont les opérations sont combinées avec celles de la colonne d'Orléansville, commandée par le colonel Saint-Arnaud. Cette officier général annonce qu'il a opéré une grande razzia et tué environ 200 hommes à l'ennemi, qui s'est battu avec acharnement.

Paris, le 17 novembre 1845.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU CENSEUR.)

On annonce que l'ordonnance de convocation des chambres paraftra lundi prochain, 24, dans les colonnes du Moniteur, et que cette convocation aura lieu pour le 7 décembre.

Cette date paraît avoir été définitivement adoptée dans un conseil tenu hier. Le cabinet va maintenant s'occuper des questions dont le parlement sera saisi pendant la session. Déjà on a commencé à parler de l'affaire de la présidence; mais, à cet égard, on ne l'exprime qu'avec une extrême réserve; on sait que la question est des plus délicates, et l'on veut s'assurer la possibilité de revenir sur ses pas, si en s'avançant on s'apercevait, par hasard, qu'on fait

Les élections qui ont lieu en ce moment dans les départements pour le renouvellement d'un tiers des membres des conseils géné raux présentent presque partout le caractère d'une lutte très ani mée. Dans beaucoup de localités, l'administration apporte à sou tenir ses candidats une ardeur presque aussi grande que celle qu'elle y mettrait s'il s'agissait de la nomination d'un député. L'opposition n'avait sans doute pas besoin de voir ces influences illicites chercher à s'exercer sur le corps électoral pour comprendre l'é tendue des devoirs qu'elle a à remplir.

LETTRES SUR L'OCÉANIE.

Noukahiva, le 5 avril 1845.

Monsieur, La France est trop riche; il faut bien lui laisser dépenser son argent. Ces paroles, qu'un Anglais laissa échapper à la nouvelle de notre prise de possession, peuvent servir d'épigraphe à cette lettre. Voulez-vous savoir à peu près ce que coûtent et ce que peuvent nous rapporter les Marquises? Ayez la complaisance de me suivre.

On lit dans le rapport de M. Dupetit-Thouars:

« Le roi (Te Moana) s'empressa alors de me céder en toute propriété pour la France, par un acte authentique émané de sa volonté, Touhiva pour y faire un port, et toute la baie pour y fonder les établissé-

ments qui nous seraient utiles... »

Ne vous hâtez pas trop de vous récrier sur la générosité de S. M. Te
Moana; c'est moyennant 300 piastres, autrement dit 1,500 f., que ce bon roi Moana a bien voulu nous concéder environ quatre kilomètres et demi de terrain. Il est vrai, comme dit encore le rapport, qu'il a poussé la courtoisie jusqu'à nous gratifier en outre de douze arbres à pain magnifiques et de six cocotiers pour élever une baraque; moyennant quoi, pour ne pas se trouver en reste avec lui, on a daigné ajouter aux 1,500 f. espèces un uniforme rouge, une paire d'épaulèttes de colonel, des chemises, un pantalon. Il porte ces vêlements avec aisance, et s'est montré très reconnaissant de nos bons procédés, ajoute naïvement le dernier rapport. Je le crois parfaitement bien; il faudrait avoir l'esprit bien mal fait, même à l'état de sauvage, pour ne pas se montrer satisfait. Je ne conseille pas néanmoins à l'Etat de faire souvent des spéculations semblables ; car, si jamais il avait besoin d'emprunter sur le terrain qu'il possède aux Marquises, je garantis qu'il ne trouverait pas même sur première hypothèque l'intérêt de son argent. Mais encore fallait-il au moins faire connaître aux contribuables qu'on l'avait acheté et payé. Puis, pourquoi leur laisser ignorer aussi qu'on faisait à ce grand chef une pension annuelle de 3,000 fr.? Son influence est telle qu'on ne devait pas en rougir, puisque ce monarque peut mettre sur pied, en se génant un peu, soixante hommes environ qui lui obéissent tout autant que cela peutleur faire plaisir; car ils ont, pour des sauvages, des sentiments bien ridicules, ces bons Kanaks: ils cessent de respecter presque à l'instant même ceux qui se vendent à l'étranger. Aussi cherchons-nous à les civiliser. Ce que je vous dis là est vrai à la lettre ; le roi Te Moana a perdu toute son influence depuis le jour qu'il a été avéré, aux

yeux de sa tribu et de toutes celles qui forment la population des différentes baies de Noukahiva, qu'il était à la solde du gouvernement.

Il est vrai qu'il n'était pas le seul. Le chef des guerriers, Pakoko, recevait 1,800 fr. Le grand-prêtre Vekitou est inscrit pour une pareille somme c'est sans doute pour l'encourager à seconder nos missionnaires dans la conversion des idolâtres. Je ne parle pas des cadeaux qui se renouvellant c'est sans doute pour rencourager a seconder nos missionnaires dans la conversion des idolâtres. Je ne parle pas des cadeaux qui se renouvellent sans cesse. On a fait fabriquer à Lima trois paires d'épaulettes de lieutenant de vaisseau pour 500 et quelques francs. Ces épaulettes étaient destinées à Maheour, le chef de Vaïtahou, à Pakoko, qu'on venait de fossiller concluses avant l'arrivée de ses insignes; puis, enfin, la troisième. tinées à Maheour, le chet de variation, a rakoko, qu'on venait de fusiller quelques jours avant l'arrivée de ses insignes; puis, enfin, la troisième paire revenait au grand-prêtre Vekitou, qui l'a dédaigneusement refusée, parce qu'il prétend, par son rang, être l'égal du roi, sur les épaules du parce qu'il prétend, par son rang. être l'égal du roi, sur les épaules du parce qu'il prétend, par son rang. être l'égal du roi, sur les épaules du parce qu'il prétend par son rang. quel brillent, je l'ai déjà dit, les épaulettes de colonel. Les prêtres, comme vous le voyez, sont les mêmes partout.

me vous le voyez, sont les memes partout.

Mais ce ne sont jusque-là que des bagatelles.

M. Dupetit-Thouars avait informé le gouvernement que tout était disposé tant à Noukahiva qu'à Vaïtahou, pour recevoir le matériel qu'exigeait l'établissement de notre nouvelle colonie. J'ignore si notre contre-amiral contre de la contre del tablissement de notre nouvelle colonie. O puole al noste colutre-amiral avait donné effectivement des ordres en conséquence, ou si ceux qu'il avait donné effectivement des ordres en conséquence, ou si ceux qu'il avait donné effectivement des ordres en conséquence, ou si ceux qu'il avait de la faire. Ce qu'il avait de la faire de avait donné effectivement des ordres en consequence, ou si ceux qu'il avait chargés de les exécuter ont oublié de le faire. Ce qu'il y a de positif, c'est que lorsque la frégate l'Uranie, qui portait M: le commandant Bruat, nommé au gouvernement des Marquises, arriva à Noukahiva, on ne trouva ni magasins pour mettre à couvert le nombreux matériel qui avait été expédié, ni la moindre baraque pour loger nos troupes. Les soldats campérent sous des tentes en toile que l'on construisit à la hâte, et le motériel pédie, ni la moindre paraque pour loger nos troupes. Les soidats campèrent sous des tentes en toile que l'on construisit à la hâte, et le matérie! débarqué sur la plage, resta pendant plusieurs mois exposé à l'injure du temps. Je vous laisse à penser dans quel état il ne tarda pas à se trouver. J'ai visité avec des employés de l'administration de la marine, tant aux Mar-J'ai visite avec des employes de l'administration de qui reste des qu'à Taïti, les magasins qui renferment aujourd'hui ce qui reste des quises qu'à l'aiu, les magashis qu'ilsens durais anno qui reste des objets amenés d'Europe à si grands frais. Qu'ai-je trouvé ? Tout ce qui était objets amenés d'Europe a si grands irais. Qu'ai-je tiouve: Tout ce qui était en fer, comme articles de serrurerie, lits, flambeaux, ustensiles de cuisine, rongés par la rouille ou le vert-de-gris; des meubles, des matelas et des toiles pourris; des glaces brisées et leurs trumeaux en pièces; de la faïence en morceaux. Les malheureux commis ne savaient trop à quel saint se vouer pour dresser l'inventaire de tous ces débris qu'on aurait eu peine à reconnaître, la plupart ne présentant plus aucune forme. Muse Bruat avait une caisse contenant des robes et autres objets à son usage on fut long-temps avant de savoir ce qu'elle était devenue ; ce ne fut qu'au bout de deux mois de recherches infructueuses, et lorsqu'on y pensait le moins, que cette caisse fut trouvée enfouie dans le sable, près du rivage. Les jolis colifichets qu'elle renfermait ne s'offraient plus que sous l'aspect des plus tristes haillons.

Je ne sais pas au juste à combien on peut évaluer la perte que l'administration a dû faire; mais on doit savoir, à Paris, la somme exacte qui fut déboursée à l'époque de cette expédition. Depuis, sans doute, il aura fallu remplacer le matériel détruit par un nouveau qui, espérons-le, n'aura pas éprouvé le même sort. Mais il n'en résulte pas moins une nouvelle dépense. Vous le voyez, il ne s'agit plus de quelques milliers de francs maintenant; il faut compter par centaines de mille, et ces chiffres, à mesure que nous avancerons, vont prendre une proportion plus sérieuse

Lorsque je suis arrivé à Noukahiva, la corvette la Somme, sur laquelle j'avais pris passage, apportait en espèces 43,000,000 f. pour payer l'arriéré aux troupes comme aux employés civils des Marquises et de Taïti Il leur était dù alors huit à neuf mois de solde. Voilà plus de trois ans déjà que nous sommes établis dans ces îles. Continuez donc de compter.

Les officiers de terre, comme les soldats, recoivent, en outre de leurs rations, une solde double de celle qu'ils touchent en Europe. Je sais qu'ils ne marchandent pas lorsqu'il s'agit de verser leur sang pour le pays; on aurait donc très mauvaise grâce à leur reprocher cette augmentation de solde; mais, en bonne comptabilité, on doit prendre note de tout. Ces pauvres soldats, je les ai vus aux Marquises marcher nus pieds, et cela durait depuis plusieurs mois. Les magasins ne manquaient pourtant pas de souliers, mais par erreur on avait expédié toutes chaussures convenables pour des jeunes gens de quatorze à quinze ans. Le manque d'ordre et l'imprévoyance n'ont pas fait défaut jusqu'ici, comme vous voyez, dans nos possessions de l'Océanie.

M. Bruat, comme gouverneur général, touche 60.000 f. d'appointements, le gouverneur particulier des Marquises 16,000, celui de Vaitahou 10,000, sans compter que les officiers de marine employés à terre reçoivent, en outre du traitement de leurs grades, des traitements particuliers dont quelques uns s'élèvent jusqu'à 12 et 14,000 f., et cela sous différents titres, comme inspecteur-général des côtes, chef de la police, président du

M. Bruat, qui a les pouvoirs les plus étendus, en use largement, et il ré-tribue avec générosité tous ceux qui remplissent une place quelconque dans l'administration sous ses ordres. Je déclare qu'en parlant ainsi, je ne prétends pas attaquer en la moindre des choses l'honneur de M. le gouverneur général; bien loin de là. Je le reconnais franchement, sa probité n'a jamais eu à subir la moindre atteinte, toutes les voix sont unanimes pour lui ren-dre cette justice. Sa prodigalité même est excusable, car c'est un triste et pénible exil que celui de l'Océanie pour les Français; il y faut une com-pensation, et nul d'entre eux n'est responsable des fautes du gouvernement

qui a conquis les Marquises. Voici un fait qui prouve à quel point l'honorable gouverneur ignore la valeur de l'argent, et unit, en matière de finances, le désintéressement à l'inexpérience. Dans les envois d'argent qui furent faits successivement au gouverneure. Dans les envois d'argent qui turent laits successivement au gouverneur général des possessions françaises dans l'Océanie, on avait réuni en aussi grande quantité que possible des piastres fortes d'Espagne, lesquelles avaient été achetées au cours de 5 f. 25 c. et 5 f. 30 c. Au Chilicompana au Pérant college avaient de service comme au Pérou, elles out cours partout à ce taux, pusqu'elles s'échangent contre 8 réaux 4/2, représentant la valeur de 5 f. 50 c.; mais M. Bruat, brave marin, habilé officier, n'entend absolument rien au change des monnaies. Le niente no l'inverse no l'inverse de f. Les Anglais et des monnaies. La piastre ne lui parut qu'une pièce de 5 f. Les Anglais et Américains établis à Taïti se jetèrent avec toute l'ardeur de l'expérience sur la monnaie espagnole, qu'ils envoyaient aussitôt à Valparaiso ou à Lima, en réalisant sans plus de peine un bénéfice net de 6 0/0. Cette différence, encaissée par des étrangers, après avoir été déboursée par le trésor de la France, sera donc alors portée par le ministère des finances à Paris au compte des profits et pertes: il n'y a pas d'autre poven pour établir plus compte des profits et pertes; il n'y a pas d'autre moyen pour établir plus tard la balance. Il est vrai que, quelque temps après, M. Bruat, ayant appris la valeur véritable des pièces qu'il livrait ainsi, fit une autre confusion toute contraire; pour rendre au trésor ce qu'il avait perdu, il voulut attribuer aux écus de France le treitement des restions les plus favorisées, et les plus favorisées, et faire passer les pièces de 5 fr. pour 5 fr. 25 c.; mais alors il ne trouva personne disposé à adopter cette nouvelle combinaison financière; force fut de sonne disposé à dopter cette nouvelle combinaison financière; force fut de sonne de production de la combinaison financière; force fut de sonne de production de la combinaison financière; force fut de sonne de la combinaison financière de la com uer aux écus de France le traitement laisser la pièce de 5 fr. pour la valeur que la loi lui avait fixée. C'est vrai-

Notre occupation des Marquises et de Taïti exige un déploiement de forces navales dont en peut facilement apprécier la dépense. Voici en quoi consiste aujourd'hui netre etation dont la la dépense. consiste aujourd'hui notre station dans la Polynésie :

La frégate l'Uranie; les corvettes la Triomphante, la Meurlhe, la Somme, l'Héroine, l'Ariane et la Fortune; deux bricks-goëlettes, enivent et la Sultane; puis enfin le Phaéton, bâtiment à vapeur, lequel, suivant les panyalles parvelles les nouvelles parvenues depuis peu, se serait jeté sur des rescifs en rerenant croiser devant l'île de Raiatea, où s'est retirée la reine Pomaré de puis que nous pous sommes déclarés. puis que nous nous sommes déclarés ses protecteurs. J'eus la curiosité de m'informes à combinant de la curiosité de m'informes à combinant de la curiosité de m'informer à combien pouvait s'élever la dépense pour un bâtiment portant trois cents hommes d'équipage. 1,472 fr. 72 c. par jour, telle est la moyenne de la solde tant des officiers que des matelots. Que de chiffres a grouper depuis le proprie de la solde tant des officiers que des matelots. grouper depuis le premier jour de notre installation! Et je ne parle que des départes des dépenses qui me sont connues.

Encore, si le revers de la médaille pouvait offrir quelque consolation Voyons, cherchons bien, pour nous rendre compte de ce que les Marquisses doivent nous rapporter en échange de notre argent. Je ne parle pos de Taïti, puisque nous avons refusé d'y être sur un autre pied que sur celui de protecteurs. Or, qui protége n'est pas propriétaire. Il est donc lien reconnu que nous ne possédons ni ne voulons jamais rien posséder aux îles de la Société.

aux îles de la Société.

On a tant écrit déjà sur les Marquises, que peu de personnes ignorenations aujourd'hui qu'elles sont le produit d'anciennes éruptions volcaniques qu'elles sont entourées de montagnes très élevées et très arides. Ce n'est qu'elles sont entourées de montagnes très élevées et là ancore quelques que dans les vallées seulement qu'on trouve, çà et là encore, quelques pouces d'une terre végétale, formée par les détritus d'arbres et de plantes, laquelle se voit promptement balayée jusqu'au rivage, lorsqu'arrive la des pluies, c'est à dire pendant les mois de janvier, février, mars des plutes, de la corre de cascades, qui en tenste de la corre de cascades, qui en tenste de la corre faril. A ceue epoque, to vaste amputtueatre de Noukahiva ne présente du'une ceinture de cascades, qui, en touchant le sol, se transforment is qu'une ceinture de cascades, qui, en touchant le sol, se transforment is qu'une ceinture de cascades qu'ils rencontrent sur leur pas-

L'archipel des Marquises se compose d'une douzaine d'îles ou d'îlots; remement sont regardées comme importantes; ce sont : Noukahiva ya, Tahouata, Aivahoua et Houhonua. Nous n'occupons que deux dans tout cet archipel, à Nouthiva la baie de Taichaë, et celle de gianou à Tahouata. Si vous appelez cela être les maîtres des Marquises,

on nous disait cependant : La colonie des marquises doit être un point on nous aux poste avancé de la France pour veiller sur son commerce et siliaire, un poste avancé de la France pour veiller sur son commerce et siedre ses intérêts. La grande île de Noukahiva deviendra le dépôt central de se établissements maritimes du gouvernant de dépôt central tous les établissements maritimes du gouvernement ; à peu de distance tous les Etabosca de de la s'ouvre la haie Akani ou Tchitchagoff, la seule qui jusqu'icici paraisse ha souvie de la serie qui jusqu'icici paraisse firune mer assez tranquille pour y former des établissement de construc-

efrirune mer assez d'adquire pour y former des établissement de construc-nou l'on puisse exécuter en toute sécurité les opérations de carénage qui exigent toujours un abri parfait. Il y a deux ans passés qu'on parlait ainsi, qu'on l'imprimait, et il y a quelques jours qu'un trois-mâts de Bordeaux, le Lion, capitaine Bonnet, qui venait de la Californie avec un chargement de bœufs pour la colonie, qui tent êté entièrement démâté dans son vovage n'a pas pur trauver à Novenais de entièrement démâté dans son voyage, n'a pas pu trouver à Nou stativa la moindre pièce de bois pour réparer ses avaries. Venez donc tahiva la monate page de bois pour reparer ses avaries. Venez donc en toute sécurité vous mettre en carénage à Noukahiva; et comme cette opération exige toujours un abri parfait, j'engage ceux qui pourraient se trouver dans la position du capitaine Bonnet à chercher un autre port, ge trouvel dans la l'établissement dont on avait eu l'idée est encore rétat de germe dans la tête de celui ou de ceux qui l'avaient conçu. Le capitaine du Lion a dû se rendre à Valparaiso pour remplacer sa mâture

et se faire caréner. et se lanc outsies, comme les îles de la Société, ne produisent pas de bois proprés à la mature des vaisseaux. On ne peut même user qu'avec la plus procedure de ceux qu'ils possèdent. gande réserve de ceux qu'ils possèdent, comme arbres à pain et coco les, sous peine d'affamer les naturels, puisque les fruits qu'ils produient font la principale nourriture des Kanaks. Il faudrait donc apporter Noukahiva les bois nécessaires à la construction des chantiers et à l'ap grovisionnement des besoins de la marine. A San Francisco, dans la Caliunie, on trouverait les matériaux dont on a besoin. On peut y faire pres me gratuitement les approvisionnements qui nous ont [manqué jusqu'à ce our, on n'aurait qu'à prier la reine de faire abattre les arbres et de les

mbarquer. Je crois qu'on n'y songe guère. Je tiens ces renseignements du même capitaine Bonnet qui a fait deux sis le voyage de la Californie, frété qu'il avait été par M. Bruat pour en rapporter du bétail, car il faut bien qu'on sache que ces îles, que on nous a montrées comme un point militaire si important pour la france, n'offrent aucune ressource sous le rapport des vivres. En admetmi que nos soldats finissent par s'habituer au fruit de l'arbre à pain, il midrait, si l'on comptait là-dessus pour satisfaire leur appétit, mettre à pration les naturels qui en sont les véritables propriétaires, la quantité nion récolte n'étant guère en rapport qu'avec leurs besoins. Autrefois, di-MZ-vous, on trouvait à se procurer des cochons et des poules; sans doute, lorsqu'un navire venait se ravitailler à des intervalles éloignés; mais de puistrois ans passés que vous êtes établis dans l'île, les bouches ne sont obsrestées oisives, et les poules et les cochons n'ont pas pu produire en rison de ce que vous consommiez. C'est ce qui fait que les baleiniers ont mandonné pour la plupart Noukahiva et Vajtahou, et qu'ils relâchent pour trouver quelques provisions fraîches, dans les îles que vous n'occu-

On nous disait encore : Les Marquises vont avant peu se couvrir de prdins; les légumes y seront abondants. D'abord, pour avoir des jardins et y faire venir des légumes, la première condition, je crois, c'est davoir de la terre; je vous conseille donc d'en faire venir, puisqu'il n'y en apas. C'est par là qu'il faut commencer. J'ai bien vu à Noukahiva un jardinier envoyé par le gouvernement, aux appointements de 3,000 fr. par an. Ce jardinier a établi un jardin botanique dans lequel il fait venir tout ce qui pousse naturellementidans l'île; puis il y a ajouté, pour son agrément particulier sans doute, quelques balsamines, un peu de chicorée saudoment pas autre chose; des oignons dont on mange aussi le vert, parce wils ne réussissent pas mieux que les artichauts, et des radis... bien plus orieux encore, car ils ne donnent que de l'ombrage. J'en ai vu dont la rossance était si rapide, que je ne sais pas à quelle hauteur ils sont par-renus aujourd'hui, si, depuis que je les ai quittés, ils n'ont pas cessé de

Ce que nous ont rapporté les Marquises jusqu'ici, c'est facile à additionner: rien! Ce qu'elles nous rapporteront plus tard : un déficit chaque jour plus considérable encore, car tout est encore à faire.

Mais, je me trompe, nous avons quelque chose aux Marquises. Je consens rous le dire ; gardez-moi le secret, car cela m'a été donné en confidence. Nous possedons à Noukahiva, malgre ce que j'ai avancé plus haut, une des plus grandes avec un palais pour le gouverneur, des magasins me église, des places publiques, des rues tirées au cordeau avec des noms ni doivent rappeler à la postérité notre brillante conquête. Tout cela ciste... sur un plan magnifiquement dessiné qui doit être à Paris. Ce que Ecertifie, c'est que j'ai vu écrit sur un poteau ces mots : rue de l'Embusade; c'est tout ce qui existe jusqu'à présent de cette cité superpe, con stuite par des imaginations aventureuses.

Je m'attends bien à voir les dénégations et les démentis pleuvoir sur ma ettre; qu'y faire? Répondre, à l'exemple de Galilée : Et pourtant cela est! le pars pour Taiti, et je profiterai de la traversée pour vous écrire.

(Constitutionnel.)

Chronique.

llier, dans la soirée, un ouvrier charpentier qui travaillait ans la grande maison en construction rue de la Boucherie-deslerreaux est tombé du troisième étage sur les débris de matériaux qui couvraient le sol. Les habitués du café de la Couronne, situé is-a-vis, et le propriétaire de cet établissement, M. Fréval, sont ausitôt accourus pour porter secours au malheureux ouvrier; mais ne lui fallait plus qu'un linceul. Il a été transporté au dépôt des morts.

Voilà le troisième accident de ce genre que nous signalons de-Puis que les travaux de cette maison sont commencés.

Avant-hier au matin, le propriétaire d'une petite maison noureliement construite sur le sol appartenant aux hospices, au haut de la rue d'Orléans, près de l'avenue de Saxe, aux Brotteaux, a touvé dans un appartement mal clos plusieurs paquets d'allumetles placées sous un tas de bois. Ces allumettes, évidemment pla-cées sous ce bois par une main criminelle, n'avaient pas brûlé à cause de l'humidité du bois. Oa dit publiquement que les vastes hangars situés de l'autre côté de la rue sont destinés à être incen-38. La tentative dont nous venons de parter fait considérer par les babilants du quartier la rumeur publique comme très fondée. Ce-Pendant il existe une garde civique qui veille toutes les nuits pour surveiller les malfaiteurs!

Les élections départementales connues sont :

Conseil général.

Neuville. — M. Isaac Rémond, réélu.

Yaugneray. — M. C. Martin, réélu. Bois-d'Oingt — M. le marquis d'Albon, réélu.

Monsols. — M. Janson, conseiller à la cour royale, réélu.

Beaujeu. — M. Robert, juge à Villefranche, élu en remplace-

dent de M. Camille Dugas.

Conseil d'arrondissement.

Conseil d'arrondissement.

Saint-Genis-Laval. — M. Jacquemet, réélu. M. Durieu-Millet.

- Le 13 de ce mois, le corps d'une femme paraissant encore jeune a été retirée du Rhône à Givors, où il a été trouvé flottant. Aucune trace de coups ni de blessures n'a été trouvée sur elle; on suppose donc la mort due à un suicide ou à un accident. Le séjour dans l'eau paraît avoir été de quinze à vingt jours.

La taille est ordinaire, les cheveux sont châtain clair. Vêtue d'une robe de laine violette avec une petite raie noire formant des carreaux; dessous un jupon d'indienne à petits carreaux noirs et gris; un second jupon, mais blanc; corset de coutil gris, chemise de calicot, bas de laine noire, souliers, tablier de mousseline-laine grise, mouchoir de poche en toile marqué des lettres P. G.; dans la poche du tablier de petits ciseaux et un couteau, puis une bourse contenant dix centimes.

Pour donner des renseignements, s'adresser à l'Hôtel de Ville, bureau de la police de sûreté.

 Un paquet de cuir paraissant préparé pour être expédié au loin est déposé au bureau de police de M. Carette, chaussée Perrache, 21, où on est prié de s'adresser pour le réclamer. Ce pa quet a été volé sur un camion, ou il a été perdu par une de ces voitures.

Nonveille Miverses.

M. le procureur du roi de Rouen, dit le Mémorial, a fait une descente chez plusieurs fabricants de farines, soupçonnés de se livrer à une fraude qui cause un préjudice grave aux consommateurs, les plus pauvres comme les plus riches, puisqu'elle a lieu sur la qualité du pain. Nous croyons très utile de la signaler, car jusqu'à ce jour nous n'avons pas souvenir qu'elle ait été découverte ou du moins poursuivie nulle part, même à l'époque où l'on s'est le plus inquiété des falsifications des substances alimentaires et des mélanges opérés par les marchands qui pratiquent la fraude. Voici de quoi

La farine de féverole, mêlée à la farine de froment, a la faculté de faire considérablement renfler le pain, et de permettre au boulanger qui manipule ce mélange d'augmenter d'une manière notable le volume d'eau qui entre dans la fabrication du pain, sans que la pâte en paraisse plus légère. En mêlant seulement deux kilogrammes de farine de féverole à un sac de farine de froment, on peut réaliser, par le plus de poids qu'on donne à la pâte par l'addition de l'eau, un bénéfice de 10 fr. au préjudice du consommateur. C'est, comme on voit, un chiffre fort joli, et qui, multiplié par un

certain nombre de sacs, peut faire un revenu très rond.

Tous les marchands de farine de Rouen ne se livrent pas à cette fraude coupable, qui profite d'ailleurs beaucoup plus aux boulangers de mauvaise foi qu'à eux-memes; mais il en est plusieurs qui paraissent convaincus de la faire depuis long-temps et journellement. En poursuivant cette fraude qu'il est d'ailleurs très difficile de reconsaître, le parquet rendra à tout le monde un véritable et signalé service. Les recherches ont été dirigées avec beaucoup d'habileté, et nous ne doutons pas qu'elles n'amènent un excel-

- Un violent incendie vient de dévorer, dans la plus belle partie de la ville de Morschansck, dans le gouvernement de Tambou (Russie), trois cent trente maisons, ainsi qu'une église en bois. Tout ce que possédaient les habitants a été perdu. La perte éprouvée par la ville est évaluée approximativement à plus de deux millions de francs. La maison de ville et l'école de district sont au nombre des édifices détruits. On est parvenu à sauver les archives de la ville ainsi que la bibliothèque de l'école. La violence de cet incendie et l'étendue de ses dévastations ont eu pour çause la force du vent, qui était telle que des arbres en ont été brisés. Personne heureusement n'a perdu la vie.

· Une indemnité de 70,000 piastres a été allouée à la France pour le pillage des couvents dans le Liban, ainsi qu'une indemnité de frais de voyage pour les Français qui avaient quitté le Liban par ordre de Chékib-Effendi.

Bulletin de la Sourse de Paris de 17 novembre 1845

Avant l'ouverture, le 3 0/0 était offert à 82 40, et le premier cours au parquet a été à 82 35. Il est tombé d'abord à 82 30, et on a même donné dans la coulisse à 82 27 1/2. Il y a cu ensuite une réaction, et le 5 0/0 est monté très lentement à 82 55. Il a fermé au parquet à ce prix. Dans la cou-

sse, il est resté demandé à 82 52 '/1. La liquidation des chemins de fer s'est faite lourdement et en baisse. Cepen dant, vers la fin de la bourse, les cours se sont raffermis, et, pour plusieurs lignes n'y a entre les cours de samedi et ceux d'aujourd'hui que des différence

insignmantes.					
Trois pour cent	82	50			
Quatre pour cent	**	1)	CHEMINS OF FER.		
Quatre et demi pour	>>	>>			
Cinq pour ceut	:17	40	Saint-Germain	>>	>>
Emprunt de 1844	>>	>>	Versailles (rive droite)	>>	>>
Trois pour cent belge	>>	>>	- (rive gauche) 3	35	>>
Quatre 1/2 p. Q/0 beige	,	∂ »	Paris A Orléans	155	* >>
Ging pour cent belge		3/4	rains a noncep.	75	: 50
Cinq pour cent napolitain.	>>	»	Rouge an Havre	70.	: 50
Récépissés Rosthchild	100	· >>	Avignon à Marseille	947	50
Ging pour cent romain	99	1/2	Strasbourg à Bâle	255	· >>
Cinq pour cent portugais.	,»,	>>		320	,))
Trois pour cent espagnet.	37	1/2	Orléans à Vierzon		ĸ
Deux 1/2 p. 0 0 hollandais.	39		Amiens à Boulogne	>>))
Banque de France	3310))		16 9	»
Comptoir Ganneron	>>	>>		190	»
Banque beige	767	50	Chemin da Nord	730	>>
Caisse Laffitte	1145	, »	Fampoux à Hazebrouck .	>>	>>>
Obligations de Paris	1400	>>	Dieppe et Fécamp	500	>>

Bourse de Lyon d'aujourd'hui 19 novembre.

1		COMPTANT.		FIN COURANT		19 PROCHAIN,		
CHEMINS DE FER.	cours.	dernier cours.	der cours.	dernier cours.	der cours.	dernier cours.		
1	Avignon à Marseille	»		937 50	942 50	935	945	
1	prime	>>	»	. »	>>	· >>	>>	
	Paris à Orléans	>>	»	1147 50	1152 50	» `	» î	
1	prime	»)»	1160	»	»))	
	Paris à Rouen	»	»	965	968 75	973 75	»	
	prime	»	»	980	980	>)	»	
	Orléans à Vierzon.	»	»	»	>>	670	>>	
ļ	prime	»	>>	»	>>	»	>>	
	Bordeaux à Orléans	»	»	»	>>	>>	>>	
	prime	»	»	»	>>>	>>	>>	
	Nîmes à Montpellier	»	»	»	>>	»	>>	
	prime	»	»	»	»	>>	»	
	Strasbourg à Bâle.	»	»	»	>>	»	»	
	prime	»	» .	»	33	>>	>>	
	Montereau à Troyes	»	»	1 1 1 A 10	(د ر	, »	» . ·	
	prime	»	» ,		8 30	»	» √ ઼°	
	Chemin du Nord.	>>	»	716 25	724 25	715	722 50	
	prime	D.)) ·	725	750))	»	

Nouvelles Etrangères.

ESPAGNE.

Par ordre royal du 7, le maréchal-de camp Oribe, qui suppléait Cordova dans le gouvernement militaire de Madrid, devient capitaine général par intérim durant l'absence du titulaire Mazarredo, et le brigadier d'artillerie Quignones est nommé gouverneur intérimaire de Madrid. Ces nominations sont intervenues à la suite de la Villefranche. — M. Truchot, juge de paix, élu en remplacement démission du général Cordova, lequel est furieux de l'avoir donnée, car il comptait que Narvaez le conserverait à son poste.

Le parti progressiste l'a emporté dans les élections municipale. de Castellon de la Plana, Palma, Salamanque, et dans tous les dis triets de la province de Séville.

Le conseil de guerre de Valence a condamné dix personnes à mort, militaires et bourgeois ; on a procédé à l'exécution sans retard! PRUSSE.

D'après les nouvelles que nous apportent les journaux allemands, un grand nombre d'arrestations ont été faites à Posen dans la matinée du 8 de ce mois. L'autorité militaire avait déployé un appareil des plus menacants, tous les postes étaient doublés, et des patrouilles sillonnaient les rues dans toutes les directions; enfin une nuée d'agents de police était sur pied. Il s'agit, assuret-on, de la découverte d'un complot communiste et politique tout à la fois, les conjurés s'étaut proposé pour but le rétablissement de la nationalité polonaise aussi bien que la réalisation d'utopies

Les individus arrêtés sont en majeure partie des ouvriers ; il a cependant aussi plusieurs personnes compromises dans la bourgeoisie, et des visites domiciliaires ont été faites chez quelques habitants aisés, et notamment chez un libraire dont l'arrestation a causé une vive sensation dans toute la ville.

La police a également fait de nombreuses captures dans les campagnes voisines.

En attendant que cette affaire s'éclaircisse, les prisons regorgent de prévenus ou de suspects, à tel point que l'on est à la recherche d'un local destiné à servir de geôle supplémentaire.

variétés.

deuxtème catégorie des causes locales qui nuisent A LA FABRIQUE LYONNAISE.

(Suite.)

DE LA CHERTÉ DES LOYERS ET DES OBJETS DE CONSOMMATION.

Le prix des choses nécessaires à la vie et celui du loyer exercent nécessairement une grande influence sur la situation matérielle des ouvriers, et surtout de ceux qui tissent les étoffes unies et légères dont la main-d'œuvre est peu élevée. A Lyon, où l'on a soumis à l'impôt les matériaux qui servent à la construction des édifices, depuis la chaux jetée dans les fondations jusqu'aux tuiles qui recouvrent les sommets, le loyer emporte généralement dans les ateliers de deux métiers le dixième ou le douzième du revenu brut du travail; dans les atcliers où il n'y a qu'un métier il représente du sixième au septième du re-

Les droits d'octroi imposés sur les boissons, les comestibles, les fourrages, les combustibles, les matériaux coûtent en moyenne à chacun des individus qui habitent la cité la somme de dix-neuf francs; si on y joint le droit d'entrée dont sont frappées encore les boissons, la somme payée en moyenne par chaque individu s'élève à plus de vingt-cinq francs. En supposant un atelier d'un métier et une famille de deux personnes, le loyer et l'octroi prélèvent le quart du revenu. Cela suffit pour faire comprendre pourquoi la fabrication des étoffes légères s'éloigne de la cité et se réfugie dans les campagnes, où la vie matérielle est à meilleur marché, où le loyer coûte peu de chose, mais où, par malheur, la vie intellectuelle existe

On s'est depuis quelques années fort préoccupé de la suppression des octrois, et comme il est indispensable que les villes aient des revenus pour payer leurs services publics, on a cherché par quel moyen on pourrait retrouver la somme perçue aujourd'hui aux barrières sur les objets de consommation. Le projet le plus simple, le plus rationnel, est celui par lequel un économiste, développant une pensée émise par Turgot, propose de prélever sur l'impôt foncier une somme égale à celle qui est produite aujourd'hui par tous les octrois de la France, et d'accorder à chaque commune, grande ou petite, une somme déterminée par tête d'habitant, somme au moyen de laquelle la commune devrait pourvoir à ses besoins. L'adoption de ce projet aurait pour la classe ouvrière de grands résultats, si, en supprimant les octrois, on n'augmentait pas l'impôt foncier afin de remplir le vide fait par le don accordé aux communes; mais, pour ne pas déranger l'équilibre du budget, on aurait infailliblement recours à cette augmentation, et l'amélioration se bornerait à Lyon, par chaque habitant, à une économie d'environ deux francs. En effet, si vous demandez à la contribution foncière les millions payés aujourd'hui par l'octroi, elle les acquittera; mais les propriétaires élèveront immédiatement le prix de leurs denrées de manière à retrouver la somme qu'ils auront déboursée.

C'est pourquoi, dans l'organisation actuelle de la commune, privée de revenus fixes, obligée à ses besoins de perceyoir l'impôt de l'octroi, un des plus mal établis et des plus vexatoires, la labrication des étolles dont le prix de main-d'œuvre est peu élevé est condamnée à s'éloigner de la ville et à n'y laisser que celle des étoffes dont le prix de façon donne plus d'aisance à l'ouvrier.

CONCLUSION.

Nous avons avons indiqué les causes qui nuisent à la fabrique lyonnaise et les remèdes qu'il convient d'employer pour modifier une organisation mauvaise.

Les réformes sont exigées :

Dans un intérêt de moralité;

Dans l'intérêt des classes industrielles;

Enfin, dans l'intérêt de la civilisation. La morale ne saurait permettre que l'on tolère le vol organisé, qu'on le compte régulièrement dans la fabrique comme un article de profits et pertes. En supposant qu'il ne constituat pas une perte énorme, il faudrait encore le supprimer pour enseigner aux hommes que nul ne doit vivre par le vol, et, moins que nulle autre part, à côté de ceux qui ne vivent que

par le travai**l.**

L'intéret des classes industrielles exige des réformes, car les dépenses inutiles, les vols, la détérioration des ustensiles constituent un capital important dont la perte augmente nécessairement le prix des étoffes fabriquées; et comme le prix est nécessairement le guide et la base des transactions, il en résulte que tout ce qui tend à élever le prix aboutit à diminuer la consommation et par conséquent le travail. Organiser la fabrique de telle sorte que nulle de ses forces ne soit perdue, que le travail ne soit plus soumis à d'autres causes de variation ou de souffrance qu'à celles qui viennent de l'extérieur, c'est donner aux ouvriers plus de revenus, e'est leur fournir les moyens de supporter les crises industrielles en même temps que c'est en diminuer l'intensité.

Le développement de la civilisation exige encore les réformes industrielles. A l'époque où nous sommes, dans la phase de paix que l'Europe parcourt, l'industrie a remplacé la guerre; mais, toute pacifique qu'elle soit, l'industrie n'en est pas moins conquérante. Trois causes ont jusqu'ici concouru, chacune avec sa puissance particulière, au développement de la civilisation, non seulement en Europe, mais par toute la terre : la guerre, les arts, l'industrie. C'est bien à tort, selon nous, qu'on a assigné des époques d'action à chacune de ces trois causes ; ainsi. l'on a dit que chez les anciens la guerre a été principalement l'élément de la civilisation, que les beaux-arts l'ont été aux scizième, dix-septième et dix-huitième siècles, comme l'industrie l'est au dix-neuvième. Cette pensée, relativement vraie quant aux effets qui ont, à certaines époques, étendu la civilisation avec quelque bruit, quelque éclat, est beaucoup trop absolue dans sa forme. La guerre, les beaux-arts, l'industrie, sont trois éléments de civilisation, éléments auxquels il est impossible d'assigner partiellement une durée sans courir le risque d'être promptement démenti par les événements.

On fait généralement remonter la civilisation à une époque trop rapprochée en lui assignant pour date l'empire romain, et la Grèce mérite plus d'égards et moins d'oubli ; les beaux-arts, que l'on considère comme l'élément de la civilisation du seisième au dix-huitième siècle, ont eu pour auxiliaires les conquetes maritimes, qui ont attaché tant de colonies à l'Europe. Enfin, en ce moment où l'industrie, en effet, domine, la guerre représente encore la civilisation en Algérie, où la France lutte contre la barbarie.

La guerre, les beaux-arts, l'industrie, sont donc trois élé- l'académie, nous avons écrit les pages qui précèdent, et que la proposition de constater et d'approfendie of les pages qui précèdent, et que ments de civilisation qui dominent tour à tour sans périodes bien fixes. La société doit les seconder de toutes ses forces dans tous les temps, mais surtout aux époques où leur action se fait le plus vivement sentir ; ainsi qu'on scrait coupable de ne pas soutenir la guerre de tous ses efforts quand la guerre est une force civilisatrice, quand la défaite peut ou doit être le triomphe de la barbarie, de même on manquerait aux devoirs sociaux en ne cherchant pas tous les moyens de rendre l'industrie plus active, plus puissante, quand elle charges de orter le flambeau de la civilisation.

FIN.

APPENDICE.

Dans le mémoire qui précède, et qui seul a été soumis par nous à l'académie de Lyon, nous ne nous sommes pas renfermé dans les limites du programme tracé par ce corps savant; nous ne nous sommes pas borné à rechercher les causes locales qui nuisent à notre fabrique, à indiquer les moyens propres à les faire disparaître; nous avons agrandi le cercle. Considérant que l'industrie des soieries, par l'influence que lui donne sur la richesse publique son double caractère de produit agricole et de produit manufacturé, par le rang qu'elle occupe dans le tableau général des exportations, intéresse la France tout entière, nous avons étendu nos investigations aux causes extérieures qui compriment son essor.

De longues études sur cette double question, les témoignages d'assentiment qui nous ont été donnés par des fabricants, nous persuadent que nous avons réellement indiqué le mal et les moyens de le guérir.

Nous n'avons pas tout dit; nous jugeons utile de livrer à la publicité des faits qui ne nous étaient pas complètement connus, que nous ne pouvions pas comme aujourd'hui appuyer d'expériences positives, lorsque, pour répondre à l'appel de

depuis il nous a été donné de constater et d'approfondir. Ona du voir dans le cours de notre mémoire que, fidèle à la mis sion que nous avions entreprise, nous n'hésitions pas à dire la vérité à tous et sur toutes choses; nous allons continuer, heureux si, en signalant d'autres abus, non pas inconnus, mais moins publics, parce qu'ils sont voilés avec plus de soins, parce qu'on n'a pas jusqu'ici des moyens faciles de les reconnaître, nous pouvons contribuer à leur destruction. A leur égard, comme en ce qui touche les abus précédemment constatés nous indiquerons les moyens de les faire cesser. Cette méthode nous a paru non seulement la plus convenable, mais la seule réellement utile. Nous n'avons pas la prétention d'imposer nos idées, nos moyens; la discussion en révélera d'autres; la science sera mise en demeure d'approfondir, de s'expliquer; notre but sera atteint, si les fraudes que nous allons signaler disparaissent complètement. KAUFFMANN.

(La fin à un prochain numéro.)

(Ce mémoire, réuni en brochure, paraîtra à la fin du mois chez Giran-dier, place Bellecour, et chez Midan, rue Lafont.)

Le gérant responsable, B. MURAT.

BONBONS EUPHONIQUES, indispensables aux personnes qui se livrent à l'étude du chant. Ils détruisent les mucosités qui assourdissent la voix, et lui donnent de Pampleur et de la fraicheur. — A Paris, chez Jozeau, pharmacien, rue Montmartre, 161; à Lyon, chez Laroque, pharmacien, rue Saint-Polycarpe.

En vente chez Vigezzi, marchand d'estampes, rue Saint-Dominique, 10, une carte topographique des environs de Lyon, indiquant, à partir d'Anse, les divers tracés du chemin de fer de Paris à Lyon, les tunnels, les embarcadères, la ligne complète des forts, etc.; par Duchêne, géographe-graveur de Lyon.

Etude de Mª Hardouin, avoué à Lyon, rue Saint-Etienne, n. 6.

ADJUDICATION

Enl'audience des criées du tribunal civil de Lyon du samedi 29 novembre 1845, à midi précis,

Située à Lyon, quartier d'Ainay, rue de Castries, n. 8, Saisie au préjudice des mariés Frenet-Togny

Cette maison est d'une construction récente et se compose de rez-de-chaussée, entresol et quatre étages. Son revenu est d'environ 6,300 f. Elle est exempte d'impôts pendant dix-neuf ans.

La mise à prix est de..... 50,000 f. S'adresser, pour de plus amples renseignements, (5613)audit Me Hardouin, avoué.

COMPAGNIE D'EXPLOITATION

De Montpellier à Nismes.

AVIS.

Quatre-vingt dix sept actions, désignées ci-après par leur numéro d'ordre, n'ayant pas répondu à l'appel prescrit par l'article 8 des statuts, malgré les avis publics et la sommation spéciale dont elles ont été l'objet dans la Gazette du Bas-Languedoc et le Courrier du Gard des 21 et 22 août passé, le conseil d'administration, par délibération en date du 22 octobre 1845, a décidé que, faute par les porteurs de s'exécuter en capital, intérêts et frais, lesdits titres seront, conformément aux statuts, article 12, paragraphes 2 et 3, vendus publiquement dans les bureaux de la direction, à Nismes, avenue Feuchères, le 24 novembre prochain, à deux heures de relevée, par le ministère de Mes Nègre et Bordarier, notaires de la Compagnie.

Nos 2703 à 2712, 10 actions; nos 3453 à 3462, 10 actions; nos 3603 à 3642, 40 actions; nos 3643 à 3667, 25 actions; nos 3693 à 3704, 12 actions. (4106)— Total: 97 actions.

Compagnie d'Exploitation

LAELERILERIA ELENT

DE MONTPELLIER A NISMES. Conformément à l'article 8 des statuts, le con-

seil d'administration a prescrit un appel de fonds de cinquante francs par action.

MM. les porteurs de titres sont invités à effectuer ce versement à la caisse centrale, à Nismes, du 25 au 30 novembre prochain, ou bien à Lyon, du 1er au 5 décembre prochain, chez M. Théodore de Seynes, place Neuve-des Carmes, nº 7, ou chez MM. Robert et Meyrel, banquiers, rue La-

SIROP PHILENTERIQUE

LES IRRITATIONS ET LES PILLEGHASIES DES VOIES URINAIRES, CONSEILLÉ ET PRÉPARÉ

Par M. ESQUCIEU.

Maître en pharmacie et Docteur-Médecin Rue Saint-Jean, 48.

Ce Sirop, d'un usage simple et facile, guérit les gastrites chroniques, les spasmes, les maux d'estomac, la toux sèche, les fausses pleurésies, les vomissements, les coliques, les diarrhées, les dérangements chez les femmes, les fatigues et les lassitudes des membres inférieurs. Il réveille l'appétit, relève les forces et donne en peu de temps une santé parfaite.

Chaque flacon, accompagne du mode de s'en servir, se vend 3 f.; 6 flacons, 15 f. (Affranchir.) (9826)

PAR BREVET D'INVENTION

ORDONNANCE DU ROI DU 10 NOVEMBRE 1844. Nouvelle et seule méthode dont l'efficacité est constatée par l'expérience pour la prompte et radicale guérison de toutes les maladies secrètes, écoulements, flueurs blanches irritations de matrice, dartres, rhumatismes, etc.

Chez M. Clarion, médecin, membre de plusieurs société, savantes, quai d'Orléans, n. 31, au 4er, à Lyon.— Dépôts à macon, chez M. Voituret, rue Municipale; à rive-de-Gier, chez M. Reynaud, tous pharmaciens, à Saint-Eenne, à la pharmacie Rigoliot; à Paris, chez M. Martin, pharmacien, rue Neuve-des-Petits-Champs; 55, et dans toutes les villes de France et de l'étranger.

Pharmacic à Lyon.—Rue Palais-Grillet, nº 23.

sirop végétal de salsepareille et de séné,

GUÉRISON DES MALADIES SECRÈTES

NOUVELLES OU ANCIENNES, Dartres, gales rentrées, rougeurs à la peau, ulcères, écoulements, flueurs ou pertes blanches les plus

rebelles, affections rachitiques, rhumatismales, et de toute acreté ou vice du sang et des humeurs. Le traitement est prompt et aisé à suivre en secret ou en voyage; il n'apporte ancun dérangement dans les occupations ournalières, et n'exige pas un régime trop austère. On fait des envois (Affranchir et joindre un mandat sur la poste.)

Prix: 5 fr. le flacon.

- Begguyn 配名。 Catarriaes, Haritations et 'Moux Nerveuse. sont promptement guéris par les TABLETCES LARQUE, d'un goût et d'une saveur agréables. Ce pectoral se vend par boîtes de 70 c. et de 1 fr. 25 c. dans les pharmacies, à LYON, Laroque, rue Saint-Polycarpe, Vernet, Lardet, et à la pharmacie des Célestins; à VAISE, Simon; à la CROIX-ROUSSE, Durantet; à VILLEFRANCHE, Ayot; à TARARE, Michel; à GIVORS, Lime; à SAINT-ÉTIENNE, Rigolot; à ROANNE, Roubeaud; à RIVE-DE-GER, Rigaud; à GRENOBLE, Coureuq, libraire; à VOIRON, Brun-Buisson; à VIENNE, Mermet; à MACON, Voituret; à CHALON, Paquelin; à TOURNUS, Lafay; à BOURG, Ravet; à VALENCE, Henry; à ANNONAY, Germaiu; à MONTBRISON, Lacroix, et dans les pharmacies de chaque ville. (8992)

SIROP VEGETAL DE SALSEPAREILLE.

Ce Sirop est approuvé des académies de médecine, comme le plus puissant dépuratif de la masse du sang, favorisant promptement la sortie des virus dartreux et vénériens, indispensable après l'usage du mercure dont il détruit totalement les traces, spécifique le plus actif, le plus certain et le plus prompt contre les àcretés et toutes les maladies qui ont leur siège dans le sang, telles que scrofules scorbut, gales, boutons, et toutes les maladies de la peau, engorgements des glandes, des articulations, rhumatisme, goutte, les flueurs blanches des femmes, et contre les écoulements récents et invétérés, et il est prouvé par l'expérience que deux bouteilles procureront une guérison radicale. — Prix : 8 fr. et 4 fr. la bouteille.

Le public est prié de ne point confondre ce précieux médicament avec tous les autres remèdes de ce genre

annoncés en termes pompeux, et dont le prix vil pourrait séduire bien des gens dont tant de charlatans exploitent si effrontément la crédulité. Les nombreuses guérisons obtenues par l'usage de ce Sirop en font le plus bel éloge. On fait des envois. (Affranchir et joindre un mandat sur la poste.)

Chez COURTOIS, ancien pharmacien des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, près la

A Vienne, chez M. Mouret fils, épicier, rue Marchande. - A Grenoble, chez M. Déchenaux père, quincaillier, Grande-Rue. — A Mâcon, chez M. Charpentier père, libraire, rue des Selliers. — A Saint-Etienne, chez M. Monestier, épicier, rue Royale, 1. — A Villefranche, chez M. Rozet, confiseur. — A Genève, chez M. Buvelot, pharmacien, quai des Bergues. — A Rive-de-Gier, chez M. Marrel, quincaillier, grande rue Palloui. (8570)

Traitement Vérétai.

Guérison prompte et sans rechute des maladies de la peau et du sang, des écoulements si anciens qu'ils soient, même réputés incurables. — Remèdes gratis si l'on u'est pas guéri en cinq ou dix jours, sans tisane ni régime. — Chez BERTRAND, pharmacien à Lyon, place Bellecour, 12. — Dépôts : à Toulon, chez M. Brun, pharmacien, en face du nouveau Palais, età Toulouse, chez M. Timballe-Lagrave, pharmacien, rue de l'Orme Sec.

SIROP D'ÉCORCE D'ORANGES. TONIQUE ANTI-NERVEUX,

De J.P. LAROZE, pharmacien à Paris.

Les expériences de M.le baron Leclère, docteur en médecine de la Faculté de Paris, prouvent son efficacité dans l'absence d'appétit, mauvaise digestion, convalescences traînantes, langueur, dépérissement, constipation, débilitation organique, gastralgie, gastrite aiguë ou chronique.—Prix: 3 f. le flacon avec la notice

sur son application.

Dépôts, à Lyon, chez M. Vernet, pharmacien, place des Terreaux, 13; Michel, pharmacien, à Tarare.

(4914 - 7606)

QUVD.

Agencements de Pharmacie à vendre et Bondidue à louer.

S'adresser rue Saint-Georges, 19, au 26. (6849)

VÉSICATOIRES.

Le PAPIER D'ALBESPEVRES entretient une suppuration abondante et ino lore même dans les plus fortes chaleurs, sans ancone irritation. Chacun pourra reconnaître sa supériorité constatée depuis vingt-cinq ans par les professeurs des écoles de médecine, en prenant gratis des échantillons chez MM. les pharmaciens dépositaires : à Lyon, chez MM. Audré, pharmacie des Célestins, et Vernet, place des Ter-Audré, pharmacie des controlaçons en exigeant le cachet d'Albresphyres. (4915 –7598)

de suite pour cause de liquidation et à des conditions dation et à des conditions avantageuses. - ILOTEL DES HALLES DE LA GRENETTE, rue

Tupin, nº 22, à Lyon, jouissant d'une très bonne clientelle et d'un long bail avantageux par la modicité du prix. Il y a dix-huit chambres continuellement occupées.

S'adresser, pour traiter, à M. Voisin, audit

BAS ELASTIQUES EN CAOUT-CHOUC PERFECTIONNÉS

Contre les Varices, Engorgements, etc. De LEPERDRIEL, Pharmacien.

Ces Bas sont avec ou sans lacets, suivant l'état des membres. Compression ferme, régulière et continue; prompt soulagement, souvent guérison.

Ceintures pour hommes et pour dames, etc. Adresser les mesures, franco, faubourg Montmartre, 78, à Paris. Ici, dans les pharmacies. (4896 - 7586)

PAR BREVET D'INVENTION

(sans garantie du gouvernement).

Fabrique de Sommiers Mécaniques à mode rateur, de EYMIN et Ce, rue des Tables-Claudiennes, 10, à Lyon.

Nota.—Avec ces Sommiers une personne lourde n'en entraîne pas une légère.

AVIS.

Le seul dépôt du Cosmetique Mettemberg à l'usage de la toilette hygiénique, est toujours à Lyon, chez Macors, pharmacien, rue Saint-Jean, 30. Six gouttes dans un quart de verre d'eau suffisent

journellement pour se laver après la barbe, pour désinfecter le rasoir, prévenir les boutons et les dartres à la figure, maintenir la liberté de la transpiration insensible, qui seule constitue l'éclair cissement du teint, la douceur l'unité, la fraîcheur et la vraie beauté de la peau, et pour son emploi partiel, comme le plus sage et le meilleur des Cosmetiques. Le prix du flacon de mille gouttes est de 4tr. (9118)

Rhumes, Catarrhes.

Pour guérir promptement les maladies de poitrine, telles que rhunes, toux, catarrhes, asthmes, coqueluches, enrouements, il n'y a rien de plus efficace, et de meilleur que la PATE DE GEORGE, pharmacien d'Epinal (Yosges).—Elle se vend moitié envire que la partie de la faction de la f se vend moitié moins que les autres par boiles de 1 f. 25 c. 65 et c. dans toutes que les autres par boiles de 1 f. 25 c. 65 et c. dans toutes les meilleures pharmacies de Lyon, et principalement chez MM. LARDET, place de la Préfect VERNET, place des Terreaux, 13, et la pharmacie des Célestins; Saint-Etienne, Garnier-Martinet, place de Foy; Châlonsur-Saône, Faivre, confiseur, Grande Rue, 36; Macon, Fourcuer-Mosser, pharmacien, Grande Rue, 36; Macon, Fourcuer-Mosser, pharmacien, and Carles (Suisse). Rou-Fourcher-Mossel, pharmacien, et à Genère (Suisse), Rou-ZIER Grande-Rue, 1.



SERVICE SPECIAL

ENTRE

PAR LES BATEAUX A VAPEUR

L'aigle ii ii cyche. Départs tous les jours du port de la Charité, à

dix heures du matin. LYON .- IMPRIMERIE DE BOURSY FILS,

Rue de la Poulaillerie, 19.